

LE MYSTÈRE DE LA SAINTE FAMILLE*

Article paru dans la revue *Aletheia*, n° 7

Père Marie-Dominique Philippe, o.p.

Si l'on regarde au niveau philosophique ce qu'est la famille, on voit qu'elle est le fondement de la communauté politique. On ne peut pas faire de philosophie politique sans regarder ce qu'est la famille comme fondement. Il faut, à l'époque contemporaine, des moments de folie comme celui du nazisme pour dire qu'on donne des enfants au pays, à la patrie, à Hitler. Les enfants sont donnés en premier lieu aux parents. On ne naît pas en premier lieu pour son pays, mais pour la famille. La famille a quelque chose d'irréductible par rapport au point de vue politique ; et le jour où on ne reconnaît plus ce côté irréductible de la famille, on tombe dans un idéalisme communautaire comme celui de Platon qui proposait, dans *La République*, la mise en commun des femmes et des enfants. Ces rêves-là renaissent constamment. A travers toute l'histoire de l'humanité on retrouve ces sortes diverses d'idéalisme où la famille est absorbée par le point de vue politique et où, de ce fait, il n'y a plus de famille ; c'est l'aspect politique qui l'emporte.

Si la famille reste, philosophiquement parlant, quelque chose d'irréductible, elle est en même temps dépassée par la communauté, et c'est parce qu'elle est dépassée que l'idéologie communautaire, qu'il s'agisse de Platon ou de Marx, a un certain fondement dans la réalité. Si la famille avait sa fin en elle-même, autrement dit si la famille pouvait donner à l'homme le bonheur (car c'est bien cela que l'homme cherche), il n'y aurait pas cette tentation permanente de confondre l'aspect politique et l'aspect familial, ou plus exactement d'absorber la famille dans la politique. Si cette tentation existe, c'est parce que, de fait, la famille ne peut pas donner le bonheur.

On le voit déjà par le point de vue de l'art. L'art est au-delà de la famille ; c'est la première dimension qui oblige à dépasser la famille. Mais surtout il y a — c'est encore plus fort — l'adoration et la contemplation. Certes il peut y avoir en famille une prière en commun ; mais s'il n'y a pas l'adoration personnelle et le désir personnel de contemplation, cela meurt très vite. L'aspect religieux purement familial, les traditions religieuses purement familiales, cela ne va pas très loin : on tombe très vite dans quelque chose de conventionnel. On le voit bien : dans les familles chrétiennes où il n'y a plus qu'un aspect traditionnel, où il n'y a plus d'éléments véritablement personnels, cela ne va pas très loin. Et aujourd'hui tout cela est en train de craquer partout, dans les familles chrétiennes comme dans les familles juives où, autrefois, on était rabbin de père en fils. Et c'est la même chose pour les traditions bouddhistes. Partout la famille est secouée. Si Dieu permet cela, sans doute est-ce pour quelque chose de plus grand ? pour que l'aspect personnel dans le domaine religieux et celui de la foi soit davantage marqué, et

* Les pages qui suivent n'ont pas été écrites par l'auteur. Il s'agit de conférences transcrites — ce qui explique le rythme oral du texte.

que la famille ne soit plus l'absolu ? Il y a toujours eu des secousses, mais elles n'étaient pas aussi profondes que maintenant. Le freudisme a joué là un rôle considérable, en tuant le père et en tuant la mère. En faisant cela, on a tué la famille : il n'y a plus que des orphelins. Le monde d'aujourd'hui est un monde d'orphelins, qui ne savent plus ce qu'est le père, qui ne savent plus ce qu'est la mère ; et les orphelins sont toujours dangereux, parce que ce sont des affamés. Il y a un terrible complexe d'affamés, chez ces jeunes qui n'ont pas eu la nourriture normale, le lait maternel. N'ayant pas eu la nourriture première, l'affection première, ils restent des affamés, tenaillés par une nostalgie terrible.

Voilà la très grande misère de notre monde ; il faut y réfléchir, il faut le comprendre. Au-delà de tout ce que disent les psychanalystes il faut découvrir cela. Il y a dans le monde d'aujourd'hui, chez les jeunes d'aujourd'hui (ils n'y peuvent rien), une terrible nostalgie du père et de la mère, parce que la famille a été détruite. Et peut-être a-t-elle été détruite en fonction même de l'accaparement qu'elle exerçait.

FAMILLE, PEUPLE ET CORPS

Il est important de comprendre cela pour mieux saisir ce que Dieu nous donne dans la Sainte Famille. Si nous sommes chrétiens, nous constatons que, de fait, pour se révéler, Dieu a dès le point de départ choisi la famille. D'abord le couple, puis la famille, et ensuite seulement le peuple. Même l'histoire de Noé est familiale (jusque dans les animaux, qui sont introduits dans l'arche par couples !). A partir de Moïse, ce n'est plus la famille. Moïse, c'est le législateur ; et le législateur, par définition, opère un dépassement de la famille vers le peuple.

Nous verrons que dans la Sainte Famille, il n'y a pas de dépassement vers le peuple. La Sainte Famille représente quelque chose de tout à fait unique : c'est une famille qui est sainte, et qui est sainte comme famille. Certes elle va impliquer un dépassement, mais un dépassement qui n'est pas le peuple. C'est un dépassement tout à fait nouveau, qui sera le Corps mystique. Le Corps mystique est plus que la famille. On ne parle pas de la « famille mystique » du Christ ni de son « peuple mystique » ; on parle de son « Corps mystique ». Pourquoi ?

La famille n'est pas le corps, mais elle implique le corps. Saint Paul le dit avec force, quand il demande au mari d'« aimer sa femme comme son propre corps »¹. Il revient au corps pour montrer l'absolu de l'amour de l'époux et de l'épouse. Il faut que l'épouse soit « comme » le corps de l'époux. Le peuple, lui, implique certes les corps, des corps vivants, mais c'est tout à fait autre chose.

Le corps, c'est l'aspect substantiel, c'est l'aspect fondamental. Il serait très important de bien saisir, du point de vue théologique, les liens entre la famille et le corps, entre la Sainte Famille et le Corps mystique, et de voir toute la différence entre la famille et le peuple, si on veut bien comprendre les dépassements, et comment se font les dépassements. Mais nous ne traiterons pas cela ici.

Pour mieux comprendre ce qu'est la Sainte Famille, revenons au point de départ, puisque Dieu, dès le départ, s'est choisi la famille. Il y a eu tout de suite un couple — Adam et Eve —, et les catéchèses de Jean Paul II le mercredi², au début de son pontificat, rappelaient avec une très grande vigueur que Dieu a voulu qu'il y ait ce couple, et qu'il a regardé l'homme et la femme dans un seul et même regard : « Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance (...) Dieu

¹ Cf. Ep 5, 28.

² Voir JEAN PAUL II, *A l'image de Dieu homme et femme*. Une lecture de Genèse 1-3. Ed du Cerf 1981.

créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, mâle et femelle il les créa »³. Il y a donc ce premier regard de Dieu sur le couple, sur l'homme et la femme. Puis, second regard de Dieu, second récit de la création : Dieu crée d'abord l'homme, seul, et il crée pour lui tout l'univers ; mais parmi tous les animaux que Dieu lui présente, l'homme ne trouve pas de compagnon, d'aide, et Dieu reconnaît qu'« il n'est pas bon pour l'homme d'être seul »⁴. Il y a alors la création de la femme à partir de l'homme. C'est un langage symbolique, mais d'un symbolisme divin, mythique si l'on veut, mais d'un mythe divin, c'est-à-dire qui exprime quelque chose de *réel*. Ce n'est pas purement poétique, les Pères de l'Eglise l'ont bien compris. Certains se sont même demandé pourquoi Dieu, pour former la femme, avait pris la côte de l'homme, et non pas la tête ou les pieds. Les pieds, cela signifierait que la femme est servante de l'homme, la tête, qu'elle serait son égale. Mais non : la femme est complémentaire du cœur, dans l'amour. Elle n'est pas complément de l'intelligence, mais complément du cœur et de l'amour.

LA TENTATION D'EVE ET LA CHUTE

Dieu crée donc la femme à partir de l'homme et il la présente à l'homme, et l'homme reconnaît alors ce don de Dieu. Si l'on pouvait, chaque fois qu'il y a des fiançailles ou un mariage chrétien, se rappeler ce geste de Dieu qui donne Eve à Adam ! Car Eve est bien un don de Dieu, un don gratuit, et un don pour que l'homme puisse aimer pleinement d'un *amour d'amitié*, d'un amour réciproque. Entre Adam et les animaux de l'Eden, il ne pouvait pas y avoir d'amour d'amitié. C'est seulement avec la femme qu'Adam peut avoir une telle relation, et c'est Dieu lui-même (nous pouvons et devons dire cela, en tant que croyants) qui a institué le premier couple. Avant de « connaître » Eve, Adam n'avait qu'une éthique personnelle de solitaire. Quand Dieu lui donne Eve, il la reçoit et comprend qu'il est responsable de celle que Dieu lui donne, celle qui est « os de ses os et chair de sa chair »⁵, et il la prend « chez lui »⁶. Le premier péché, qui est un péché d'orgueil, a exalté la femme (on voit aujourd'hui dans le mouvement féministe la même tentation d'exaltation). Elle a mieux aimé écouter la voix du serpent que la voix d'Adam, elle a préféré être enseignée par le serpent plutôt que par Adam, et elle a écouté celui qui la tentait ; car c'était exaltant, de pouvoir avoir une initiative, d'émettre quelque chose qui vienne d'elle et qui soit purement d'elle, au-delà de l'autorité de Dieu, au-delà de ce que Dieu lui demandait de faire. Eve a donc désobéi par orgueil, elle a commandé à Adam — voilà ce qui s'est passé la première fois que la femme a commandé à son mari ! —, et ils ont partagé le fruit défendu.

Derrière ce « mythe » extraordinaire, divin, il y a une réalité profonde. Il ne faut pas en rester aux symboles. Le symbole est une image, c'est même une très belle image — parce que quand Dieu se met à faire des images, ce ne sont pas des images d'enfants, mais des images de Dieu pour les enfants, ce qui n'est pas la même chose. Il faut dépasser l'image pour découvrir la réalité ; et la réalité, c'est qu'Eve n'acceptait plus la voix d'Adam, c'est-à-dire la voix qui, par Adam, était celle de Dieu ; elle refusait la médiation d'Adam. Selon la théologie des Pères et de Thomas d'Aquin, Adam, en justice originelle, était époux et prêtre. Eve a refusé la voix d'Adam,

³ Gn 1, 26-27.

⁴ Gn 2, 18.

⁵ Gn 2, 23.

⁶ Cette expression est celle qui est employée à propos du don que Jésus fait de Marie à Jean à la Croix (Jn 19, 27). « Chez lui » traduit faiblement une expression grecque difficile à traduire, εἰς τὰ ἴδια « en ce qui [lui] est propre », « en ce [qu'il a de] plus intime » (qui est déjà employée en 1, 11 à propos du Verbe : « Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu »). Si nous l'employons ici, c'est à cause du symbolisme de l'expression d'Adam ; en effet, qu'y a-t-il de plus propre à un homme que ses os et sa propre chair ? Mais il est évident que, dans le cas de Jean, le sens est tout autre.

époux et prêtre, qui lui transmettait l'ordre de Dieu. Elle a voulu se libérer de cela et suivre la voix de celui qu'elle ne connaissait pas et qui pour elle était originale (ce n'était pas la voix d'Adam). Comme le dit saint Paul, elle a été séduite⁷ au sens très fort, au niveau spirituel. Elle a mieux aimé celui qui lui parlait et qui la flattait (c'est cela, la séduction) ; car il l'a flattée, et par là il a éveillé en elle l'orgueil. Elle a préféré la voix de celui qui était un inconnu, mais qui la flattait, à celle d'Adam qui la maintenait dans la vérité. Le couple premier n'a pas duré dans son unité et sa finalité surnaturelles, et c'est le démon qui l'a détruit par l'orgueil.

LES TROIS GRANDES FAMILLES DE L'ANCIEN TESTAMENT

Mais Dieu a voulu tout reprendre, d'une manière nouvelle et encore plus grande, par le mystère de l'Incarnation, et il a voulu que le mystère de l'Incarnation se réalise à travers une famille, la Sainte Famille.

Il faudrait regarder ici toutes les préfigurations de la Sainte Famille, notamment les trois familles d'Abraham, Isaac et Jacob. On y voit le rôle de la femme, le rôle de l'épouse, devenir de plus en plus grand. Le rôle de Sara est un rôle de prudence maternelle qui n'est pas facile à comprendre parce qu'il est lié à une terrible jalousie — mais peut-être était-ce encore une prudence maternelle ? On connaît l'épisode du sevrage d'Isaac : voyant Ismaël jouer avec Isaac, plus petit que lui, Sara exige d'Abraham de chasser « la servante et son fils »⁸. On peut penser que lorsqu'Isaac jouait avec Ismaël, il était toujours battu, parce que le sang de la servante avait une vigueur plus grande que celui de la vieille Sara ! Ce qui est sûr, c'est que dans le texte de l'Écriture on voit bien la crainte de Sara : l'héritage, où ira-t-il ?⁹ C'est toujours à propos des héritages que les familles se brouillent (ce n'est pas nouveau). Mère prudente et avisée, Sara voulait tout garder pour son fils parce qu'il était le fils de l'épouse, et non celui de la servante, le fils de la bien-aimée et non de celle qui avait été épousée pour son utilité.

Avec Isaac et Rébecca, le rôle de la femme est plus positif : c'est elle qui choisit celui qui recevra la bénédiction — il ne s'agit plus de l'héritage, mais de la bénédiction — et elle prie Jacob de se travestir pour tromper Isaac devenu aveugle... « Ne jugez pas selon les apparences »¹⁰, ne disons pas trop vite qu'il y a mensonge. *Non mendacium sed mysterium*, dira saint Augustin : Rébecca agit sous l'action de l'Esprit Saint, et l'Esprit Saint a des voies que nous ne connaissons pas. Jacob, tout tremblant, obéit à sa mère et ose affronter son père, ce vieillard vénérable. Il ne ment pas, parce qu'il obéit à sa mère ; et sa mère elle-même ne ment pas, puisqu'Esau avait vendu son droit d'aînesse...

La troisième épouse, Rachel, se distingue des deux précédentes : c'est elle qui dès le commencement a conquis le cœur de son époux¹¹. C'est pour cela que ses deux fils, Joseph et Benjamin, sont les plus aimés, les plus tendrement aimés. Et c'est une mère héroïque : elle meurt pour donner naissance à son fils¹². Tous ceux qui vont à Bethléem aiment s'arrêter auprès de l'endroit où Rachel est enterrée : c'est si beau de voir ce tombeau juste à l'entrée de Bethléem...

⁷ 1 Tm 2, 14 : « Ce n'est pas Adam qui a été séduit ; c'est la femme qui, séduite, en est venue à la transgression. » Cf. 2 Co 11, 3.

⁸ Gn 21, 10.

⁹ Ibid.

¹⁰ Jn 7, 24.

¹¹ Gn 29, 10-11.

¹² Gn 35, 16-20.

Dans ces trois préfigurations de la Sainte Famille, qui sont admirables, on voit progressivement la femme, la mère, se rapprocher du cœur de son époux — ceci pour nous faire comprendre que toute la grandeur de la mère provient de l'amour qu'elle a pour son époux. L'amour que Rachel a pour son époux lui permet d'être la mère pauvre qui accepte de mourir pour sauver son enfant. N'est-ce pas une générosité unique, de la part d'une mère, de mourir pour que son enfant vive ?

Le philosophe peut lire ces histoires et saisir la grandeur de ces trois mariages. Il y a des philosophes qui, sans être ou en n'étant plus croyants, lisent la Bible et même reconnaissent que, du point de vue philosophique, c'est le premier livre, le livre de la sagesse. On ne perd jamais son temps à lire l'Écriture, même d'un point de vue purement philosophique. C'est plus grand qu'Aristote ! Je peux le dire parce que j'aime beaucoup Aristote ; mais j'aime la Bible plus qu'Aristote, philosophiquement parlant, parce que c'est un livre d'une vérité étonnante. On peut chercher dans toute la littérature ce qui est dit du mariage et de la famille : on ne trouvera jamais de récits s'exprimant avec autant de vérité sur le cœur de la mère, sur le cœur de l'épouse, et donc aussi sur l'homme.

Abraham est un père qui est grand-père, Isaac est un fils qui est père, et Jacob est le fils par excellence, de qui sortiront les douze tribus d'Israël. Merveilleuse fécondité de celui qui est le fils béni grâce à la prédilection de sa mère. Sa mère est pour lui une mère bien-aimée qui a fait passer le cadet avant ce droit sacré qu'est le droit d'aînesse, nous faisant ainsi comprendre que si, dans une famille, le droit d'aînesse joue, il y a un droit encore plus sacré : la prédilection de la mère, une prédilection de surabondance.

LA SAINTE FAMILLE

Ces trois familles sont des préfigurations de la Sainte Famille qui, elle, est le modèle parce que c'est la famille telle que la conçoit la sagesse de Dieu, et la seule famille divine. Voyons comment la Sainte Famille s'est réalisée. Là, c'est la femme qui est à l'origine de la famille et c'est elle qui « noue » la famille ; mais ce n'est pas un matriarcat, c'est la femme toute humble, toute petite et très cachée. Elle n'a pas raconté son histoire — c'est bien dommage ! Nous aurions la « vie de Marie racontée par elle-même ». Jean aurait dû lui dire cela : « Racontez un peu ce qui s'est passé dans votre jeunesse, cela devait être si extraordinaire ! ». Mais Jean n'a pas demandé cela, et s'il ne l'a pas demandé, c'est parce qu'il est entré dans le secret de Marie...

L'ANNONCIATION

Le premier moment où Marie apparaît dans l'Écriture, c'est lors de l'Annonciation. On la voit « fiancée à Joseph »¹³ ; elle est donc relative à Joseph, historiquement ; et, historiquement, l'annonciation faite à Marie est relative à l'annonciation faite à Zacharie : « Le sixième mois [de la grossesse d'Elisabeth], l'ange Gabriel fut envoyé par Dieu... »¹⁴. Historiquement, Marie est donc doublement cachée ; elle est cachée par Joseph, et la révélation de sa manifestation divine est comme cachée par la première annonciation faite à Zacharie.

¹³ Lc 1, 27.

¹⁴ Lc 1, 26.

L'annonciation faite à Marie nous révèle que Dieu choisit Marie, et qu'il la choisit en la laissant totalement libre. Il faut insister là-dessus : la Sainte Famille nous montre à quel point Dieu a voulu que Marie soit libre. Pour qu'elle le soit totalement, il a envoyé un archange, Gabriel, alors que pour annoncer à Abraham la naissance d'Isaac, Dieu s'était (si j'ose dire) dérangé lui-même sous la forme des trois jeunes gens — l'icône de la Très Sainte Trinité que nous connaissons bien. Pour Abraham, Dieu s'est dérangé lui-même. Or, selon les mœurs humaines, on prend la peine de se déplacer quand on veut saluer quelqu'un de très important ou annoncer quelque chose de très important ; et à quelqu'un de moins digne, de moins important, on envoie un ami, un ministre, un serviteur. Dieu considérerait-il donc Abraham comme plus important que Marie, et la naissance d'Isaac comme plus importante que celle de Jésus ? Pas du tout. Les mœurs de Dieu ne sont pas les nôtres — « Vos pensées ne sont pas mes pensées, et mes voies ne sont pas vos voies, oracle de Yahvé. Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant sont élevées mes voies au-dessus de vos voies, et mes pensées au-dessus de vos pensées »¹⁵. Dieu sait qu'on refuse plus facilement à un de ses envoyés, même si c'est un ange, qu'à lui-même. En face des trois, Abraham, parce qu'il était âgé, gardait sa liberté. En face des trois, qu'aurait fait Marie, dans sa vulnérabilité ? Pour laisser Marie toute libre, Dieu lui envoie Gabriel. C'est beau cette délicatesse de Dieu à l'égard de Marie. Il veut qu'elle soit tout à fait libre. A l'égard d'Abraham, c'est différent ; Abraham est un homme et il a déjà une grande expérience, et il est âgé, alors il faut y aller fortement ; et Abraham garde sa liberté. On le voit bien quand il discute avec Dieu au sujet de Sodome et Gomorrhe¹⁶. Cette prière d'Abraham n'est pas le modèle de la prière chrétienne ! c'est celle d'un homme assez conscient de ce qu'il est, et très respectueux, mais manquant peut-être un peu d'amour ? On ne voit pas Marie disant cela...

MARIE AVAIT CONFIE À JOSEPH SA CONSÉCRATION À DIEU

Dieu envoie donc l'ange auprès de Marie pour qu'elle soit totalement libre ; et quand Marie comprend ce que lui demande Gabriel, elle interroge : « Comment cela se fera-t-il ? je ne connais point d'homme ». Or il nous est dit qu'elle est fiancée à Joseph. On peut dire que, suivant les mœurs du temps, elle ne vivait pas avec Joseph, que le mariage n'était pas encore consommé, etc. C'est vrai, mais il y a quelque chose de beaucoup plus profond, que les Pères de l'Eglise ont découvert et que la tradition chrétienne a gardé en instituant et maintenant la fête de la Présentation de Marie : c'est que Marie s'était totalement consacrée à Dieu (on ne sait pas à quel moment). Marie n'avait-elle pas dans son cœur un désir intense de la venue du Messie, un désir encore plus grand que celui des prophètes et de tous ceux qui la précédaient ? Elle avait sûrement lu le texte d'Isaïe : « Voici que la vierge concevra et enfantera un fils... »¹⁷. On doit se demander si, dans le fond de son cœur, elle ne désirait pas se consacrer totalement à Dieu (si Dieu le voulait bien), non pas, certes, pour être la mère du Messie, mais pour préparer la venue du Messie. Ce qui est sûr, c'est que Marie, dès qu'elle a pris conscience de l'amour du Père pour elle, a répondu à cet amour, et qu'elle ne pouvait pas répondre autrement qu'en se donnant totalement — si tel était le bon plaisir de Dieu, comme le dit saint Albert le Grand quand il essaie de pénétrer ce mystère de la Présentation.

¹⁵ Is 55, 8-9.

¹⁶ Gn 18, 20-33.

¹⁷ Is 7, 14.

LE MARIAGE DE MARIE ET JOSEPH

Marie s'est totalement consacrée à Dieu (avec cette condition : si Dieu le veut). Et voilà qu'elle rencontre Joseph. C'est Joseph qui est venu vers elle, c'est lui qui l'a demandée en mariage. Joseph a dû devancer les mœurs du temps (où les mariages se décidaient entre les familles), il a dû aimer Marie dès son enfance... N'était-elle pas merveilleuse, cette petite enfant ? Joseph lui-même ne devait pas être n'importe qui ! et en grandissant il devenait un excellent artisan, intelligent, fort, ayant bon goût — c'est la qualité dominante de Joseph, puisqu'il a choisi Marie. Entre toutes les petites filles, une avait touché son cœur ; cette petite était extraordinaire, elle avait quelque chose d'unique, et elle était toute voilée, toute cachée... Joseph lui-même devait être très caché, et il a attendu le jour où il pourrait demander à Marie si elle acceptait d'être son épouse.

Cette rencontre a dû être quelque chose d'étonnant, mais l'Écriture ne nous en dit rien : c'est un secret. Autrefois, on célébrait le 23 janvier la fête des fiançailles de Marie et de Joseph, et les jeunes fiancés aimaient cette messe (qui ne figure plus au missel romain mais qui est encore célébrée par les Eglises d'Orient). Il y a donc ce choix mutuel de Joseph et de Marie ; c'est ce qui est premier. Mais leurs fiançailles sont une promesse de quelque chose d'autre. Dans toute autre famille, ce « quelque chose d'autre » est le désir d'avoir des enfants. S'il n'y a pas ce désir, l'Eglise considère qu'il n'y a pas de mariage. La promesse de l'enfant fonde la famille. Il faut désirer l'enfant et ne mettre aucun obstacle à sa venue, parce que la famille implique l'enfant.

Dans ce choix mutuel de Joseph et de Marie, ce « quelque chose d'autre » reste secret. Rien ne nous est dit. Mais, comme nous l'avons dit, les Pères de l'Eglise ont toujours considéré que la réponse de Marie à l'ange, lors de l'Annonciation — « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais pas d'homme ? », alors qu'on vient de nous dire qu'elle est fiancée à Joseph —, signifie qu'elle s'était totalement consacrée à Dieu. Or, comment ne l'aurait-elle pas dit à Joseph ? Si elle ne le lui avait pas dit, il y aurait eu erreur sur la personne. Elle a donc, dans sa loyauté et la limpidité de son cœur, communiqué à celui qu'elle aimait ce grand secret : elle est totalement consacrée, dans son âme et dans son corps ; mais parce que Marie s'est consacrée dans une attitude d'abandon radical — « si tel est le bon plaisir de Dieu » —, il peut y avoir un véritable mariage¹⁸. Joseph et Marie s'en remettent à Dieu, ils n'excluent rien. Marie demeure totalement abandonnée à Dieu. C'est très beau, parce que cela montre que sa consécration est très intérieure¹⁹.

Marie se donne donc à Joseph, et Joseph à Marie, avec le désir de réaliser pleinement le bon plaisir de Dieu sur eux. Dans le cœur de Marie, ce bon plaisir de Dieu se concrétise dans sa consécration. Désormais il se concrétise aussi dans le cœur de Joseph qui va vivre du même

¹⁸ Voir SAINT THOMAS, *Somme théologique*, III, q. 29, a. 2 ; *Commentaire des Sentences*, IV, dist. 30, q. 2, a. 2.

¹⁹ Ceci nous éclaire aussi sur la vie religieuse, en nous montrant qu'elle est premièrement dans l'*intention*. C'est notre cœur qui se consacre à Dieu, qui se donne à Dieu. Ce n'est pas l'aspect canonique qui est premier (heureusement) ; il vient préciser, formaliser, mais il est second. Ce qui est premier, c'est l'*intention de vie* exprimée dans la règle de vie ; les constitutions, c'est l'aspect canonique. Certes les constitutions sont importantes, il ne faut pas les négliger ! mais il ne faut jamais les faire passer avant la règle de vie. Le jour où on les fait passer avant la règle de vie, c'est le formalisme qui passe avant la finalité ; et quand le formalisme passe avant la finalité, c'est grave : on commence à devenir pharisien. Mais bien sûr il ne faut pas non plus tomber dans l'autre extrême, en disant : « Il n'y a que la finalité qui compte pour moi. Les constitutions, ce n'est rien ». On ne peut pas faire cela ; on ne doit surtout pas opposer dialectiquement la finalité et la cause formelle. Il n'y a pas d'opposition entre les deux. La cause formelle, autrement dit les déterminations exprimées dans les constitutions, est essentielle à l'obtention de la finalité. Mais la finalité demeure toujours ce qu'il y a de premier, ce qui donne un sens à tout le reste. C'est très important pour la vie religieuse, et très important pour comprendre le mystère de la Sainte Famille. Autrement on est dans une impasse.

mystère de consécration. Joseph, recevant le secret de Marie, aurait pu lui tourner le dos en disant à Marie : « Dans ces conditions, tu n'es pas pour moi ». Mais non. Joseph reçoit ce secret de Marie et, comme elle et avec elle, il s'en remet entièrement au bon plaisir du Père : « Si tel est le bon plaisir du Père, nous nous marierons, mais nous nous en remettons entièrement à son bon plaisir » — ce qui a dû être pour Marie la plus grande des confirmations concernant ce qu'elle avait réalisé dans le secret de son cœur ; cela lui a confirmé que sa consécration était bien de l'Esprit Saint.

Et Marie, fiancée à Joseph, l'aime. Tout ce que Marie fait, elle le fait avec une générosité et une magnanimité parfaites ; elle ne peut donc pas recevoir l'amour de Joseph sans l'aimer, et sans l'aimer autant qu'elle peut l'aimer. Dieu n'est jamais jaloux d'un amour humain qui est vrai : au contraire, puisqu'un tel amour vient de lui. Et saint Thomas n'hésite pas à dire que cet amour entre Joseph et Marie est la plus grande des amitiés qui ait jamais existé entre deux créatures (nous y reviendrons plus loin). Cela confirme ce que nous disions plus haut, à savoir que c'est l'amour d'amitié qui est le fondement de l'éthique familiale.

Il fallait que Marie, toute consacrée à Dieu, consacrée comme petite enfant du Père, connaisse ce grand amour d'épouse à l'égard de Joseph qui l'avait choisie. Il fallait qu'elle connaisse ce double épanouissement, divin et humain, pour être totalement docile.

Comprenons bien : Dieu aurait pu faire autre chose. Mais c'est cela qu'il a fait, et la théologie part toujours des faits, et non du possible.

Ce qui est curieux, c'est que l'Écriture nous révèle que Marie est « fiancée à Joseph » et qu'elle ne nous révèle pas sa consécration. Nous, nous aurions fait l'inverse : le plus important, c'est sa consécration à Dieu ; le mariage avec Joseph, c'est secondaire. Or c'est le mariage que l'Esprit Saint révèle, et la consécration de Marie reste cachée, confiée à l'Église. On comprendrait peut-être par là le lien entre l'Église et l'Esprit Saint, le partage des eaux entre ce que l'Esprit Saint révèle lui-même et ce qu'il demande à l'Église de garder et de révéler.

Nous, quand nous avons saisi un aspect du mystère de Dieu, très vite nous prolongeons (à la mesure de ce que nous avons compris). Marie s'est consacrée à Dieu. Rien d'étonnant, elle est la vierge annoncée par Isaïe. Nous établissons tout de suite une continuité entre sa consécration et sa maternité. Mais voilà qu'entre les deux, on nous dit qu'elle est fiancée à Joseph ! Alors nous n'y comprenons plus rien...

L'ÉPREUVE DE JOSEPH

Et voilà que se produit ce rapt de Dieu qu'est le mystère de l'Annonciation. Dieu savait que Joseph avait un cœur pur et pauvre, et au pauvre on peut tout demander (à ceux qui ont l'esprit de pauvreté on peut tout demander). Dieu savait bien ce qu'il faisait en réalisant ce rapt à l'égard de Marie et en lui demandant d'être la mère du « Fils du Très-Haut »²⁰. Humainement parlant ce n'est pas élégant : elle est promise à Joseph, et voilà que Dieu passe devant... les mœurs de Dieu, c'est quelque chose ! Voilà comment Dieu agit, et il continue d'agir ainsi... C'est la hardiesse de Dieu, la hardiesse de l'amour. Il n'hésite pas, il passe devant et dit : « Suivez-moi... ».

Marie, à ce moment-là, n'a pas demandé conseil à Joseph. Ici, pour bien comprendre ce mystère de l'Annonciation (ou du moins : pour comprendre ce que nous pouvons en comprendre), il faudrait regarder toutes les annonces de l'Ancien Testament, toutes celles

²⁰ Lc 1, 31.

qui ont eu lieu depuis Abraham. La plus extraordinaire est celle qui est faite à la mère de Samson. Samson étant quelqu'un d'assez extraordinaire, que devait être sa mère ? Il semble qu'elle avait une imagination folle ! Quand l'ange lui apparaît et lui dit qu'elle sera la mère de ce fils remarquable, consacré à Dieu dès le sein maternel, et qui « commencera à sauver Israël de la main des Philistins »²¹, cette femme jusque-là stérile va raconter cela à son mari ; mais le mari, qui devait être habitué à certaines imaginations un peu fantastiques de son épouse, demande à Dieu de recommencer²² ! Et Dieu obéit, ce qui est très beau. Il y a ainsi une double annonce, pour que Manoah soit bien sûr que c'est Dieu qui a parlé à son épouse.

Marie, elle, ne dit rien à personne. Pourquoi ? parce que c'était un secret entre elle et l'Esprit Saint. Son premier secret, celui de sa consécration à Dieu, elle pouvait le livrer à Joseph parce qu'il venait d'elle ; mais le second secret, celui qui vient directement du Père et qui lie son cœur à l'Esprit Saint et au Père dans le mystère de l'Incarnation du Fils, elle ne peut pas le livrer à Joseph, si intense que soit son amour pour lui. L'ange le sait, et c'est pour cela qu'il lui montre en quelque sorte une « porte de sortie » : Elisabeth attend un enfant, elle en est à son sixième mois, elle qu'on appelait la femme stérile. Marie reçoit cette nouvelle dans son cœur comme une indication venant de Dieu, d'aller auprès d'Elisabeth. Pendant ce temps-là elle pourra garder le silence. Ainsi, un acte de charité fraternelle surabondante devient gardien du silence de Marie. La charité fraternelle ne peut jamais s'opposer au silence de la contemplation et de l'amour qui nous unit à Dieu.

Marie va donc auprès d'Elisabeth pour trois mois. A son retour, Joseph s'aperçoit qu'elle attend un enfant, et c'est sa grande épreuve. Joseph n'a jamais douté un seul instant de Marie ; mais lui qui connaît la prophétie d'Isaïe (il est de la race de David, et tous les descendants de David devaient connaître cette promesse) est sans doute persuadé, dans le fond de son cœur, que la promesse se réalise²³ et qu'il n'est pas digne de Marie, qu'il s'est avancé trop vite et qu'il n'a plus maintenant qu'à se retirer²⁴. Voilà la pauvreté de Joseph : il s'efface devant le bon plaisir de Dieu. Mais l'ange vient lui confirmer qu'il a bien choisi, que Marie est bien son épouse²⁵. C'est à partir de ce moment-là que la Sainte Famille existe explicitement. Comme c'est curieux ! Jusque-là il y a eu une double disposition : la première, c'est que Marie est fiancée à Joseph ; la seconde, c'est le rapt de l'Annonciation. Ni l'une ni l'autre de ces deux dispositions ne constituent parfaitement la Sainte Famille. L'une et l'autre sont des conditions nécessaires pour que la Sainte Famille puisse exister, mais elle n'est explicitement Sainte Famille qu'à partir du moment où l'ange dit à Joseph de « prendre chez lui Marie son épouse », ce qui implique qu'il doit être père de celui qui va naître d'elle.

Il faut, étant donné la complexité de la Sainte Famille, une volonté nouvelle de Dieu pour que cette famille ait son unité ; c'est cette volonté expresse de Dieu sur Joseph. Et Joseph obéit. La Sainte Famille est donc fondée sur l'obéissance, l'obéissance de Joseph à Dieu. Joseph aurait pu refuser, il aurait pu dire : « Je suis indigne, il faut en choisir un autre. » Nous, nous aurions fait ce complexe ; mais Joseph, dans la simplicité de son cœur, accepte. La Sainte Famille ne repose donc plus sur un choix humain, mais sur une volonté expresse du Père sur Joseph, Marie et l'Enfant-Jésus. Marie et Joseph vont recevoir le don de Dieu, Jésus, comme un don doublement

²¹ Jg 13, 5.

²² Jg 13, 8.

²³ On ne peut pas l'affirmer d'une manière absolue (là encore, il y a un secret), mais cela semble probable. Joseph, qui aime tant Marie, et qui, parce que son amour est très pur, a de Marie une intelligence très pénétrante, ne s'était-il pas posé la question : Pourquoi Marie s'est-elle consacrée totalement à Dieu ? Ne serait-ce pas pour hâter l'alliance nouvelle ?

²⁴ Cf. SAINT THOMAS, *Commentaire des Sentences*, IV, dist. 30, q. 2, a. 2, ad 5.

²⁵ Mt 1, 20.

gratuit, donné gratuitement aussi bien à Marie qu'à Joseph. Et c'est ce don qui va faire l'unité immanente de la Sainte Famille. En même temps, puisque ce don est Dieu lui-même, il va nous faire comprendre comment l'unité immanente de la Sainte Famille demande de s'achever au-delà de la Sainte Famille elle-même, directement dans la Très Sainte Trinité.

LA SAINTE FAMILLE, ICÔNE DE LA TRÈS SAINTE TRINITÉ

La Sainte Famille est donc fondée à la fois sur le choix mutuel de Joseph et de Marie, un choix libre²⁶ qui n'allait pas de soi à cause de la totale consécration de Marie à Dieu, et sur une

²⁶ Dieu, en effet, attend de nous des choix libres. Il respecte le choix humain, les décisions humaines, surtout quand il s'agit du mariage. Il m'est arrivé d'entendre la question suivante, de la part de quelqu'un qui pensait au mariage : « Quelqu'un de très bien, un très bon religieux, m'a dit qu'il fallait que j'attende de me trouver en présence de celui que Dieu aurait choisi pour être mon mari ». La pauvre aurait pu attendre longtemps ! Elle n'aurait jamais rencontré un homme sur le front duquel aurait été écrit : « Je serai ton époux ». Il ne faut pas tomber dans l'illumination, qui confond ce que les théologiens appellent la causalité instrumentale et la causalité seconde. La cause instrumentale regarde en premier lieu la cause principale qui la meut et à partir de là, dans cette seule lumière, elle agit. Alors que quand on est cause seconde, on agit par soi-même, avec sa propre prudence, en demandant à Dieu d'éclairer. Dans le cas du choix d'un époux ou d'une épouse, on est cause seconde : on doit choisir, en demandant le soutien de Dieu. Choisir son époux ou son épouse, c'est un acte de prudence éclairé par le don de conseil. De même pour la vocation religieuse, avec cette différence que là, on choisit Dieu. On choisit Dieu en tant que cause seconde, mais (puisque c'est lui qu'on choisit) en se disposant à devenir instrument — alors que l'époux ou l'épouse ne choisit pas de devenir instrument pour son épouse ou son époux.

C'est dans sa prudence (éclairée par le don de conseil) que Marie s'est consacrée à Dieu, et dans sa prudence aussi qu'elle a choisi Joseph. Mais lorsqu'elle dit son *fiat*, elle ne regarde que la volonté du Père, et elle dit son *fiat* par rapport à cette volonté. C'est seulement en second lieu qu'elle regardera la conséquence de ce *fiat*, qui est de devenir mère (en quoi elle deviendra cause seconde pour Dieu). Marie, à l'Annonciation, ne peut pas choisir ; elle ne dit pas : « J'accepte de devenir mère de Dieu » ; elle dit seulement : « Voici la servante du Seigneur ». C'est l'Eglise qui la proclamera *Theotokos*, Mère de Dieu. Là encore, c'est l'Eglise qui proclame. L'Esprit Saint a laissé l'Eglise proclamer le mystère de Marie : le mystère de sa consécration, le mystère de sa maternité divine, le mystère de l'Immaculée Conception, le mystère de sa maternité divine à l'égard de l'Eglise, le mystère de sa médiation de grâce. C'est l'Eglise qui proclame tout cela. C'est à l'égard de Marie que l'Eglise est, si j'ose dire, la plus active. C'est à l'égard de Marie que l'Eglise exerce le plus son rôle prophétique, son rôle de dévoilement. C'est très grand, parce que cela fait comprendre la dépendance de l'Eglise à l'égard de Marie.

Dieu choisit Marie pour être la mère de son Fils, et Marie dit son *fiat*, directement, sans demander conseil à personne, même à Joseph — ce qui montre bien aussi qu'elle est instrument de Dieu. Car si elle avait été cause seconde, elle aurait dû demander conseil à Joseph, elle aurait dû lui demander son avis. Or elle ne l'a pas demandé, ce qui montre bien qu'elle est instrument de Dieu. Elle est directement reliée à Dieu et, ne regardant que la volonté de Dieu sur elle, elle accepte tout ce qu'il voudra : « Qu'il me soit fait selon ta parole ». La réponse de Marie est celle d'un instrument de Dieu.

Dire à Dieu : « Faites de moi ce que vous voulez, je ne veux qu'une seule chose, c'est votre volonté », c'est la réponse d'un instrument de Dieu ; tandis que la réponse d'une cause seconde (mue par le don de conseil) aurait été, dans le cas de Marie : « Oui, j'accepte d'être la mère de Dieu ».

Il faut bien comprendre cela pour entrer dans le mystère de Marie et saisir un peu comment s'est constituée la Sainte Famille. Il faut aller jusque-là, autrement on n'a pas un regard théologique, on n'a qu'un regard de dévotion. C'est très bien d'avoir de la dévotion à la Sainte Famille, mais il faut avoir plus, il faut le regard du théologien.

La grandeur de Marie à l'Annonciation est d'être instrument de Dieu, et c'est pour cela qu'elle peut dépasser si vite son lien avec Joseph. Quand on est instrument de Dieu, il n'y a plus qu'une seule chose qui compte : la volonté du Père et l'accomplissement de cette volonté. Le reste n'a pas d'importance, c'est second. Notre cœur peut saigner, on peut souffrir de faire souffrir, mais on ne cherche qu'une seule chose : la volonté du Père. Marie, quand elle dit son *fiat*, ne cherche que l'accomplissement de la volonté du Père. Elle sait très bien qu'elle va faire souffrir Joseph, mais cela n'a pas d'importance.

emprise directe de Dieu sur Marie lors de l'Annonciation²⁷. Apparemment cette emprise de Dieu vient briser la première union, ou du moins elle n'est pas en continuité. En réalité, en exigeant une très grande pauvreté humaine, l'emprise de Dieu sur Marie permet à cette famille de s'achever en Dieu, de trois manières différentes :

– Jésus est le fruit de cette famille mais il est, infiniment plus profondément, le fruit *du Père*, il est au cœur de la Très Sainte Trinité ;

– Marie s'achève d'abord par le don de tout elle-même, âme et corps, dans sa contemplation maternelle, puis d'une manière ultime, par l'offrande même de cette maternité à la Croix, dans le sacrifice de son Fils. Jésus, à la Croix, présente Marie au Père comme sa petite fille bien-aimée, qui ne peut plus vivre que de l'« Abba, Père ! » de Jésus. N'est-ce pas là l'esprit de virginité (vécu selon la grâce chrétienne) dans ce qu'il a d'ultime ?²⁸ Par là, Marie vit éminemment ce qu'il y a de plus secret dans la contemplation angélique, dans la contemplation des Chérubins et des Séraphins.

– Enfin, Joseph, par son double choix sur Marie (comme époux et comme père), est lui-même tout relatif à Marie, et il est, en elle, entièrement donné à Jésus et au Père. Cet homme si silencieux (de par les secrets qu'il porte) achève sa vie dans la Très Sainte Trinité par le cœur de Marie et de Jésus.

Ainsi, la Sainte Famille est bien pour nous la première icône vivante de la Très Sainte Trinité.

L'AMOUR DE JOSEPH ET MARIE, MODÈLE POUR LES ÉPOUX CHRÉTIENS

L'enfant qui va naître au sein de cette famille est le fruit du *fiat* de Marie et de l'Esprit Saint ; c'est l'Esprit Saint qui forme en Marie le corps de Jésus. Mais Joseph n'en aime que davantage Marie ; il l'aime doublement, puisqu'il l'a choisie deux fois : une fois selon sa propre prudence éclairée par l'Esprit Saint, et une seconde fois selon l'ordre exprès de Dieu transmis par l'ange. Il l'a choisie deux fois dans un choix d'amour humain et divin. La Sainte Famille implique cette union d'époux et d'épouse si intense, et la présence si mystérieuse, si divine, de

Comprenons bien : cela a beaucoup d'importance, mais, au sens le plus profond, cela n'a pas d'importance. Que c'est grand, cette attitude de Marie ! C'est cela qui fait de son *fiat* un *fiat* contemplatif. C'est l'acceptation plénière de la volonté du Père sur elle : « Qu'il me soit fait selon ta parole ». Voilà la rectitude de l'instrument. Tant qu'on n'a pas cette rectitude-là, on n'entre pas dans la vie contemplative, on reste au niveau de la prudence. La vie contemplative est au-delà de la prudence. Si nous suivons toujours notre prudence, nous n'entrerons jamais dans la vie contemplative. Nous passerons des examens, nous planterons des choux, très bien, mais nous n'entrerons jamais dans la vie contemplative. Nous pourrions rendre de très grands services (cela, c'est de l'ordre de la prudence, sanctifiée par le don de conseil) ; mais pour entrer dans la vie contemplative, il faut devenir instrument de Dieu, ne regarder que la volonté du Père sur nous et comprendre que cette volonté du Père est tout pour nous. Marie, par son *fiat*, est entrée pleinement dans la contemplation. Sa maternité est en premier lieu une maternité contemplative. Elle a conçu d'une façon contemplative ce don que le Père lui faisait de son Fils, ce qui donne tout de suite à la Sainte Famille une dimension absolue, celle de la contemplation.

²⁷ Quand on voit ce double fondement de la Sainte Famille, on comprend que l'Eglise soit un grand mystère. En effet, les fondations d'un édifice sont toujours plus simples que l'édifice lui-même (ce n'est pas en regardant les fondations d'une église romane ou gothique qu'on devinera son clocher). Et si le fondement n'est pas simple, que sera le clocher ? L'Eglise a un fondement mystérieux, très caché, qui exprime une volonté de sagesse divine très cachée. Dieu aime les choses cachées, il aime cacher ses œuvres (cf. Pr 25, 2 ; Si 11, 4 ; Is 45, 15 ; Ps 89, 47 ; Dt 29, 28).

²⁸ Cf. ci-dessous, fin de la note 34.

l'Enfant-Jésus. On comprend alors que l'Eglise veuille nous faire comprendre que le sacrement de mariage relie les époux à la Sainte Famille. Dieu a voulu qu'il y ait avec Marie, Joseph et l'Enfant-Jésus un renouveau tout à fait divin, et en même temps très humain, du premier regard de Dieu sur l'homme et la femme, sur Adam et Eve. Il est étonnant de voir que des deux côtés c'est Dieu qui donne la femme à l'homme. Pour Eve c'est très net, très explicite : pour Marie c'est plus caché, puisque Joseph l'avait choisie et que Dieu l'a reprise en quelque sorte par le mystère de l'Annonciation. Mais alors que Joseph jugeait, au plus intime de lui-même, qu'il devait se retirer parce qu'il n'était pas digne de ce qui se passerait en Marie (sans savoir d'une manière très explicite ce qui se passait, il se disait qu'il avait eu une audace trop humaine et qu'il lui fallait se retirer pour respecter pleinement le plan de Dieu), Dieu, par l'ange, lui montre que Marie, qu'il avait choisie pour épouse, est bien son épouse et qu'il *doit* la considérer comme telle. C'est une nouvelle présentation de la femme à l'homme, d'une manière tout autre que pour Adam. Ce qui est certain, c'est que Dieu veut, à travers Marie, Joseph et l'Enfant-Jésus, donner à la famille humaine une dimension toute nouvelle, une dimension chrétienne. Certes la Sainte Famille n'est pas le modèle naturel de la famille — c'est suffisamment clair. Joseph, en effet, est l'époux de Marie d'une manière très particulière, puisqu'il l'est en ayant accepté que Marie soit totalement consacrée à Dieu, ce qui n'est pas le propre d'un foyer purement humain. Mais la Sainte Famille est le modèle de la famille *chrétienne* d'une manière éminente²⁹. Cela, même des foyers très chrétiens ont, à première vue, de la peine à le comprendre, parce que la plupart du temps on considère que ce qui est essentiel au mariage, l'union de l'époux et de l'épouse, le don des corps, n'existe pas pour la Sainte Famille. En effet, Marie est totalement donnée à Dieu par sa consécration première, et Joseph a dû lui-même vivre cela pour que Marie puisse accepter qu'il soit son époux. Ils sont donc unis en premier lieu dans la consécration de Marie à Dieu, et après l'Annonciation ce lien premier avec Dieu continue puisque Marie sera mère de l'Enfant-Jésus tout en restant la vierge consacrée à son Dieu, et que Joseph acceptera cela pleinement dans son regard de sagesse divine sur Marie et sur Jésus. Cela, c'est unique, c'est propre à cette famille, à cette Sainte Famille. Cela ne se répète pas dans les autres familles chrétiennes. Cependant la Sainte Famille reste modèle.

Il y a là quelque chose qui, à première vue, semble contradictoire pour notre regard humain. Pour le philosophe, en effet, c'est contradictoire, mais pour un regard chrétien ce n'est pas contradictoire. Il faut comprendre que l'essentiel du mariage existe entre Marie et Joseph, car cet essentiel, c'est l'amour d'amitié, c'est le choix libre que Joseph a fait et que Marie aussi a fait. Pour Marie, ce choix a été encore plus grand après l'Annonciation ; et pour Joseph, il a été encore plus profond grâce au message de l'ange. Marie est, de toutes les épouses, celle qui a été la plus choisie par son époux, par Joseph. Elle a été choisie divinement et humainement, et la grâce ne va jamais contre la nature ; elle permet au contraire d'aller plus loin et plus profondément dans la réalité humaine. Ici, c'est très net. Ce choix de Joseph à l'égard de Marie, et cette réponse de Marie, permettent à l'un et l'autre d'être plus intimement unis dans une amitié à la fois toute divine et tout humaine ; l'amitié toute divine assume l'amitié humaine d'une manière étonnante, unique. Le cœur de Joseph, dans ce qu'il a de plus profondément humain, a choisi Marie dans son cœur de femme, de jeune fille, il l'a choisie dans ce qu'elle a de plus profondément humain, car le fait qu'elle soit consacrée à Dieu permet à son cœur de s'épanouir dans un amour spirituel encore beaucoup plus profond pour Joseph. Et parce qu'elle devient mère d'une manière toute divine, elle aime encore plus Joseph que si son enfant était le fruit d'une union conjugale avec Joseph.

²⁹ « C'est dans la Sainte Famille, cette "Eglise domestique" par excellence, que toutes les familles chrétiennes doivent trouver leur reflet. En elle, en effet, " par un mystérieux dessein de Dieu, le Fils de Dieu a vécu caché durant de longues années. Elle est donc le prototype et l'exemple de toutes les familles chrétiennes " » (JEAN PAUL II, Lettre apostolique *Redemptoris Custos*, n° 7, citant l'Exhortation apostolique *Familiaris Consortio*, nos 49 et 85).

Puisque c'est l'Esprit Saint qui intervient d'une manière directe pour faire qu'elle soit mère, et mère du Fils de Dieu, Marie est plus mère que toutes les autres mères, elle l'est d'une manière éminente³⁰ et d'une manière très pauvre. Cette pauvreté dans son amour pour l'Enfant-Jésus, loin de diminuer tant soit peu l'intensité de son amour, lui permet au contraire d'aimer encore plus Jésus, de l'aimer plus qu'aucune mère ne pourra jamais aimer son fils. Et Jésus ressemble à Marie d'une manière éminente, beaucoup plus profondément que n'importe quel autre enfant n'a jamais ressemblé à sa mère, si bien que cette maternité a une intensité unique, dans un mode de pauvreté puisque Marie n'a aucun droit de mère sur son fils — la créature ne peut avoir aucun droit sur son Dieu. C'est peut-être cela qui nous permet de comprendre qu'elle peut recevoir Joseph avec un amour encore beaucoup plus grand que si Joseph était un époux « normal », selon les mœurs humaines, et que si l'enfant qu'elle attend, elle l'avait attendu grâce à une union conjugale avec Joseph. Marie connaît à l'égard de Joseph un amour encore plus grand parce que c'est Dieu qui l'a choisi pour elle, et aussi parce que l'union qu'elle a avec son Fils bien-aimé, elle l'a grâce à Dieu. Dieu veut que Joseph soit père de Jésus dans une totale pauvreté. Pour un homme, c'est une pauvreté très grande, très radicale, d'être le père d'un enfant qu'il n'a pas engendré selon la chair et le sang. Joseph reçoit son enfant à travers son épouse et, de ce fait, il le reçoit d'une manière encore plus profonde que s'il avait été père par une union charnelle. L'enfant conçu en Marie, Joseph l'aime encore plus que s'il en était le père selon la chair et le sang, parce qu'il l'aime à travers Marie. Quand Dieu demande quelque chose, il ne détruit jamais ce qu'il avait d'abord réalisé, il l'assume en le purifiant.

Il y a là un très grand mystère que Dieu seul peut réaliser : Joseph est plus père dans son cœur d'homme transformé par la grâce que s'il avait été père selon la chair et le sang, parce que c'est Dieu lui-même qui met dans son cœur la grâce d'être le père de Jésus. Quand Dieu fait des choses comme cela, il les fait avec une magnificence unique, une générosité unique. Saint Jean Chrysostome et saint Augustin soulignent que lorsque Dieu bouscule l'ordre de la nature pour agir directement, il fait tout d'une manière beaucoup plus parfaite que si c'était les causes naturelles, les causes secondes, qui avaient agi : le second vin de Cana est meilleur que le premier, la santé du paralytique de Béthsaïde ou de la belle-mère de Pierre est meilleure après leur guérison qu'avant leur maladie³¹. Ici, la paternité de Joseph sur l'Enfant-Jésus est plus parfaite que toutes les autres paternités parce que Dieu lui-même agit sur le cœur de Joseph pour faire de son cœur un cœur de père pour l'Enfant-Jésus — de même qu'il a agi sur Marie d'une manière plus intense (miraculeusement) que si elle avait été mère selon les lois naturelles. Marie est plus mère que toutes les autres mères, et c'est pour cela qu'on peut regarder la Sainte Famille comme le véritable modèle de toutes les familles chrétiennes, parce que l'amour y surabonde et que c'est bien cela qui spécifie la famille³².

C'est le don de l'épouse à l'époux et de l'époux à l'épouse, c'est la *qualité* de ce don, qui constitue la famille avec cette ouverture, cette promesse que, grâce à leur union, grâce au don de leur corps, il y aura peut-être un mystère de fécondité qui s'accomplira. Cela ne dépend pas de leur vouloir, cela dépend de la sagesse de Dieu à travers la nature de l'homme et de la femme, à travers la conception biologique qui peut avoir lieu ou ne pas avoir lieu. La promesse de l'enfant est incluse dans le don qu'ils se font mutuellement de leur corps, et ce don de leur corps dépend de la qualité de l'amour d'amitié qui existe entre eux. Entre Joseph et Marie la qualité de l'amour

³⁰ La maternité de Marie est la plus parfaite de toutes les maternités, la seule absolument parfaite, en raison de son lien immédiat avec la paternité éternelle du Père. « Toutes les générations », autrement dit toutes les maternités, proclament Marie bienheureuse (Lc 1, 48) parce que « le Tout-Puissant », le Père, « a fait pour elle de grandes choses » (1, 49) : il lui donne son propre secret, sa propre contemplation. En disant son *fiat*, Marie entre dans la contemplation du Père, dans sa paternité (cf. ci-dessous, note 34).

³¹ Voir SAINT THOMAS, *Commentaire sur l'Évangile de saint Jean*, n° 362 (vol. I, Ed. du Cerf, 1998, p. 188).

³² Cf. JEAN PAUL II, Lettre apostolique *Redemptoris Custos*, § 7.

est unique, et c'est Dieu qui lui-même agit au-delà du don que Joseph aurait pu faire à Marie de son corps en vue d'avoir d'elle un enfant. En agissant de cette manière, Dieu donne à l'union de Joseph et de Marie une intensité unique, et on peut dire que c'est la plus grande amitié qui ait jamais existé entre deux créatures. Pour certains, elle serait plus grande que celle qui a existé entre Marie et Jean, en ce sens qu'elle aurait une plus grande extension, puisque l'amitié entre époux assume le corps — même si, chez Marie et Joseph, l'amour sensible demeure absolument virginal. Nous reviendrons sur cette question. Ce qui est sûr, c'est que le don des corps, entre Marie et Joseph, demeure virginal, et que Dieu seul agit pour qu'il y ait un enfant, un enfant unique, le plus parfait de tous les enfants³³ puisque c'est un Enfant-Dieu, et qu'il soit à Marie, et que par Marie il soit totalement à Joseph, qu'il soit vraiment *leur* enfant. C'est quelque chose d'admirable, et Dieu veut — il nous le dit par l'Eglise — que ce soit le modèle de toute famille chrétienne, pour que l'on comprenne mieux, d'une part combien le mystère de la fécondité est remis à la sagesse de Dieu, et d'autre part combien l'amour d'amitié, le choix d'amour des époux, est quelque chose d'unique, d'irremplaçable. Dieu veut que ce soit cet amour spirituel qui soit la mesure de l'union conjugale³⁴. Ce qui est premier, ce n'est pas l'union charnelle, l'union des

³³ Cf. Ps 45, 3 : « Tu es le plus beau des enfants des hommes, la grâce est répandue sur tes lèvres... ».

³⁴ Comme l'Eglise l'a rappelé avec force il y a quelques années, la maternité ne peut pas se comprendre uniquement en fonction de l'enfant ; elle se comprend dans le lien d'amour qui existe entre l'époux et l'épouse. Si on ne voit plus que ce lien est premier, on définit la maternité en fonction de l'enfant, et donc peu importe la manière dont l'enfant est donné. Cela, c'est ne plus regarder que l'efficacité, et définir la mère par l'enfant. Mais la mère humaine ne se définit pas par l'enfant, elle se définit par l'amour qu'elle a pour son époux. C'est à l'intérieur de cet amour mutuel de l'époux et de l'épouse qu'est donné le fruit. La maternité humaine se définit donc par l'amour d'amitié des époux.

Cependant, dans le cas de la Vierge Marie, la maternité se définit par rapport à la paternité éternelle du Père. Marie reçoit le secret du Père, elle contemple Celui que le Père lui donne. Sa maternité est une maternité contemplative qui est tout entière dépendante de la paternité éternelle du Père à l'égard de son Fils bien-aimé. Cela, c'est très important pour nous, parce que nous saisissons alors que cette maternité contemplative nous est donnée comme une manifestation pour nous de la paternité du Père, comme un « sacrement » (en quelque sorte) de cette paternité, comme sa réalisation concrète pour nous. Comme un sacrement, elle *signifie* et elle *réalise*. Par la maternité divine de Marie, la paternité du Père devient toute proche de nous. Cette maternité est pour chacun de nous, dans notre foi de chrétien, la disposition la plus parfaite à découvrir la paternité du Père. Marie nous est donnée pour cela.

Jusqu'à l'Annonciation, Marie, qui s'était consacrée au Père, l'adorait comme son Créateur, elle l'adorait comme celui qui était source de sa vie, de son intelligence, de son amour. Mais à partir de l'Annonciation, elle découvre le Père comme Père du Fils bien-aimé, comme source de cette fécondité unique, de cette fécondité éternelle, lumineuse et contemplative. La maternité divine de Marie a quelque chose de la lumière de cette paternité, elle participe à la contemplation de la paternité. La maternité de Marie est donc pour nous la manière la plus royale de pénétrer dans la paternité.

Certes la paternité du Père nous sera révélée d'une façon plus immédiate à la Croix. C'est par le sacrifice du Fils, offert au Père, que nous découvrons le Père. C'est dans le cri de soif de Jésus, et dans la remise de tout lui-même entre les mains du Père, que nous découvrons ce qu'est le Père. Le Père, c'est celui qui se révèle à nous par le sacrifice de la vie de son Fils ; c'est celui qui se révèle à nous à travers l'offrande que Jésus réalise de sa propre vie. Pourquoi ? parce que l'amour divin ne peut se révéler qu'en se servant de l'absolu du renoncement, du dépouillement. Il faut que le grain de blé tombé en terre meure (Jn 12, 24) pour que nous soit révélée la paternité du Père et qu'elle nous soit, inséparablement (car Dieu ne se révèle pas sans se donner lui-même), donnée comme source féconde de lumière et d'amour.

Cependant, si c'est à la Croix que le Père nous est révélé (cf. Jn 8, 27-28), sa paternité est déjà révélée dans la maternité de Marie. Il y a ces deux moments. La maternité divine de Marie nous révèle la paternité du Père, et Jésus crucifié nous fait entrer dans cette paternité, nous en fait vivre. Par le Christ crucifié, nous sommes *in sinu Patris*, dans le sein du Père, et nous vivons de cette paternité grâce à Jésus. Le premier de ces deux moments est de l'ordre de la *disposition*. Le second, en raison même de son aspect négatif — la mort de Jésus, Jésus qui disparaît —, nous fait entrer dans la *transcendance* de la paternité, l'absolu de la paternité. Le Père est Père ; et pour nous faire comprendre qu'il est Père d'une manière absolue, il demande l'offrande de son Fils, le sacrifice de la vie de son Fils, car c'est par là que nous découvrirons la transcendance de son amour.

corps ; cela, c'est second. C'est très important, certes, c'est essentiel, et l'Eglise le souligne en donnant le sacrement de mariage pour sanctifier cette union, mais ce n'est pas premier.

AMOUR ET FÉCONDITÉ

On l'oublie trop facilement aujourd'hui où règne une exaltation du sexe qui existait chez les païens avant la venue du Christ, mais qui ne devrait plus exister après la venue du Christ et qui, en tout cas, ne doit pas exister chez les chrétiens. Les chrétiens doivent comprendre que l'amour d'amitié, l'amour spirituel qui unit l'époux et l'épouse, est premier, et que c'est cela qui est la mesure du don des corps, et que cet amour des époux, et son intensité, jouent un rôle primordial, même pour la conception biologique, même pour que l'embryon puisse se développer dans le sein maternel. C'est grâce à l'amour de l'époux pour son épouse, c'est grâce au don qu'il fait de tout lui-même, et grâce au don que son épouse elle-même lui fait, que le petit enfant pourra connaître un développement parfait ; car — il faut bien le reconnaître — c'est lorsqu'il y a un manque d'amour entre les deux que le problème de l'avortement se pose. Il ne se poserait pas s'il y avait un amour parfait entre l'époux et l'épouse et si leur union selon la chair et le sang était une conséquence de la plénitude de leur amour *humain*, de leur amour spirituel. C'est parce que l'union charnelle se fait à un niveau passionnel et en vue de la jouissance plus qu'en vue de la fécondité, que si souvent il y a avortement. Il faut discerner quelles sont les *causes* de l'avortement, et ce sont ces causes qu'on doit essayer de corriger pour qu'il n'y ait plus d'avortement.

Dieu, dans sa sagesse, a voulu avertir en quelque sorte les époux chrétiens que c'est en regardant la Sainte Famille qu'ils auront la force de s'aimer vraiment et qu'ils pourront accepter le fruit sacré de leur union, en porter toutes les conséquences. Ils doivent respecter ce fruit qui ne dépend pas directement d'eux, qui dépend directement de la sagesse de Dieu — puisque Dieu créera l'âme dans ce qui est le fruit de la fécondité de la nature humaine. Si les chrétiens avaient un sens plus grand et plus profond de cette dépendance à l'égard de Dieu, de cette alliance sacrée de Dieu avec l'homme au niveau de la procréation, la mère ne pourrait plus accepter l'avortement et le père serait là pour encourager et fortifier la mère dans sa fidélité. La fidélité à garder l'enfant provient en effet d'une fidélité plus importante, plus profonde, celle de l'époux et de l'épouse, et cette fidélité de l'époux et de l'épouse dépend elle-même de leur fidélité à leur Dieu, au Dieu Créateur de leur âme et de l'âme du petit enfant qui va naître, de l'embryon humain qui va grandir et naître un jour. C'est déjà grâce à Dieu lui-même, agissant par et dans la nature humaine, que cette conception biologique mais humaine se réalise. C'est Dieu qui la veut, en respectant la liberté des époux, et qui leur demande de respecter pleinement cette conception et de l'aimer comme le fruit propre de leur amour.

Du côté de la maternité, c'est positif : Marie participe à la fécondité du Père ; elle est incluse dans cette paternité, dans cette fécondité. C'est donc bien quelque chose de positif. Le point de vue négatif de la mort, de l'offrande que Jésus fait de sa vie, va beaucoup plus loin. Pour nous, les mystères joyeux sont plus « faciles » que les mystères douloureux, c'est sûr. Mais les mystères joyeux sont limités, ils ne peuvent pas aller jusqu'au bout, précisément parce que c'est quelque chose de positif, comme toujours la joie. L'aspect négatif peut aller beaucoup plus loin parce qu'il exige un effacement total, et par là permet une emprise absolue de la paternité. Marie elle-même (comme nous l'avons dit plus haut) entre, à la Croix, dans une relation nouvelle avec le Père, encore plus profonde que celle qui se réalise à l'Annonciation. Quand les Pères de l'Eglise, parlant de Marie, affirment : « Elle est vierge, elle est mère, elle est vierge », ne vont-ils pas plus loin que d'affirmer simplement sa virginité *post partum* ? En rester là, ne serait-ce pas réduire la virginité à son aspect matériel ? La virginité de Marie est bien plus que cela, elle est un *mystère* qui, comme nous l'avons dit plus haut (pp. 146-147), nous est révélé d'une manière ultime à la Croix.

La Sainte Famille est pour toutes les familles chrétiennes un modèle qui leur fait comprendre la qualité du choix par lequel l'époux choisit son épouse, et la qualité de la réponse que l'épouse donne à ce choix libre, ce choix qui engage toute la vie de l'homme pour qu'il soit époux, et toute la vie de la femme pour qu'elle soit épouse. Cet engagement réclame une fidélité totale, une fidélité telle qu'ils ne peuvent même pas penser qu'une faille soit possible dans cet engagement. Cet engagement est quelque chose qui les dépasse. Parce qu'il peut être source — et normalement il le sera — d'une vie nouvelle, d'un enfant, cet engagement est quelque chose de sacré qui les dépasse et qui dépend de la sagesse de Dieu. Certes, celui qui ne croit pas à l'existence de Dieu, ni à celle de l'âme immortelle, peut seulement regarder l'amitié humaine dans toute sa force, impliquant le don des corps ; mais déjà cela permet de dire que quand l'homme s'engage en choisissant une femme pour épouse, et quand la femme s'engage à être épouse et peut-être mère du fruit de cette union, leur amour implique quelque chose de sacré, d'indissoluble ; parce que l'amitié, quand elle est un vrai don de la *personne* humaine, ne peut pas se réaliser selon un mode d'expérience, *ad experimentum* ; elle engage trop l'homme, tout l'homme dans sa propre personne, et toute la femme dans sa propre personne ; et cet engagement, parce qu'il est personnel, réclame une fidélité totale.

La Sainte Famille est donc d'abord un modèle pour toute famille au niveau de la *qualité d'amour* qui doit exister dans les époux. Elle est aussi modèle pour toutes les familles en ce qui concerne la *fidélité dans l'ordre de la responsabilité* : permettre à l'enfant de trouver un milieu d'amour qui le reçoive.

LA NAISSANCE DE L'ENFANT

L'enfant a besoin, à la naissance, d'être reçu par le père et la mère avec un très grand amour, puisqu'il quitte le milieu maternel qui le portait et où la mère, en quelque sorte, avait toutes les initiatives, pour entrer dans un milieu où il doit commencer à avoir ses propres initiatives, même si elles restent très faibles. En effet, même s'il est encore très dépendant de sa mère, il entre dans un milieu nouveau et il faut que ce milieu ait une chaleur humaine qui dépasse la chaleur biologique du milieu maternel, pour que l'enfant soit vraiment reçu et qu'il n'y ait pas de traumatisme — comme il y en a forcément si l'enfant passe du milieu maternel à un autre milieu qui n'est plus aussi aimant. On ne pense pas assez à cela. Le père et la mère doivent ensemble former ce milieu ; et là, il serait beau de regarder comment Dieu, pour la Sainte Famille, a voulu la naissance de l'Enfant-Jésus. N'est-ce pas assez extraordinaire, de voir tous les détails de cette naissance ? Joseph et Marie, alors que la naissance est toute proche, doivent quitter Nazareth pour se rendre à Bethléem, et cette longue route a dû impliquer des épisodes difficiles. Mais c'est surtout l'accueil à Bethléem qui est froid et pénible, de la part de la parenté, des descendants de David. Tous ceux qui font partie de la grande famille de David auraient dû avoir dans leur cœur cette noblesse, comme descendants de David, d'accueillir l'enfant de celui que l'ange lui-même avait salué comme « fils de David »³⁵. Mais non, ils refusent de l'accueillir. Si Dieu permet cela, c'est pour que Joseph et Marie soient l'unique accueil dans l'intensité de leur amour ; c'est pour que la pauvreté qu'ils vivront à Noël permette une intimité beaucoup plus grande. Joseph et Marie seront dans une joie bien plus grande, d'être seuls à vivre ce mystère de la naissance de leur enfant et de l'Envoyé du Père qui est le Fils du Très-Haut, le Fils de Dieu. Dieu veut qu'eux seuls soient, par et dans leur amour, le lieu qui reçoit l'Enfant-Jésus. L'accueil qui est normalement fait à l'enfant n'est rien à côté de l'accueil si profond du cœur de Joseph et Marie. Là aussi ils sont modèles : ils nous montrent ce que doit être la naissance d'un enfant, et que ce n'est pas la richesse qui fait l'accueil humain, qu'au contraire la

³⁵ Mt 1, 20.

pauvreté permet souvent un accueil plus chaleureux, plus humain, et que c'est celui-là qui est l'essentiel. Pour la naissance de Jésus, c'est manifeste.

Ensuite il y a l'accueil des bergers, des petits bergers. Cela aussi, c'est très éclairant. Cela nous montre que si l'enfant appartient aux parents, s'il est bien donné aux parents, il est aussi un don de Dieu pour tous les hommes, et que la mère n'a pas à l'accaparer ; c'est un don qui est pour la famille et pour tous ceux qui l'entourent. Il faut certes maintenir la « chaleur » particulière et unique de la famille, mais il faut que la famille chrétienne soit ouverte à tous ceux qui peuvent recevoir la joie d'une naissance nouvelle, car c'est aussi pour eux. Quand un enfant naît dans une famille chrétienne, il naît pour toute l'Eglise, il naît pour toute l'humanité, et c'est aussi une raison pour qu'il reçoive rapidement le baptême, parce que c'est pour l'Eglise qu'il naît, et qu'il ne sera dans l'Eglise que par le baptême. Il faut que les parents aient cette grandeur d'âme, car garder l'enfant pour eux, jalousement, cela ne développe pas l'amour ; au contraire cela le rétrécit, et il y aura une répercussion sur l'enfant. Si les parents aiment vraiment leur enfant, ils considéreront que cet enfant qui est à eux, qui leur est donné, est donné pour leur famille et pour la grande famille qu'est l'Eglise. Ils comprendront alors l'urgence de porter l'enfant à l'Eglise pour qu'il reçoive le baptême. Le baptême, c'est la naissance de l'enfant pour l'Eglise ; et par l'Eglise c'est pour toute l'humanité — voilà qui agrandit l'amour des parents pour leur enfant...

La Sainte Famille est aussi modèle lorsqu'elle reçoit les mages parce que, par eux, elle comprend d'une part que l'Enfant est bien donné à toute l'humanité et, d'autre part, qu'il faut le préserver des attaques de jalousie qui peuvent toujours se produire. Il faut que la famille soit forte pour répondre à toutes les attaques possibles, à différents niveaux. Déjà au simple niveau biologique : on doit garder l'enfant pour l'empêcher d'attraper telle ou telle maladie. Mais il y a des attaques plus nocives, comme celles de la jalousie. On peut jalouser une jeune mère toute joyeuse d'avoir son enfant, un jeune père tout heureux... il faut savoir fuir en Egypte après le passage des mages. Car si l'enfant est remis à l'humanité, celle-ci, hélas, ne le reçoit pas toujours comme elle devrait le recevoir. Il faut donc que les parents prennent leurs responsabilités à l'égard de toutes les luttes qui peuvent surgir. La première éducation de l'enfant est une éducation maternelle qui implique une protection : la mère doit protéger son enfant, et le père doit être là pour aider la mère. Il n'est pas bon que tout soit ouvert à tout le monde, car il peut toujours y avoir quelque part un Hérode qui, sans aller jusqu'au meurtre, soit prêt à contaminer les bonnes influences et y faire obstacle.

MATERNITÉ VIRGINALE DE MARIE

Dans cette première éducation maternelle il faut saisir la délicatesse de Marie à l'égard de l'Enfant-Jésus, la réponse merveilleuse de celle qui est vierge et mère. Là il faudrait comprendre ce qu'aujourd'hui, hélas, on ne comprend plus et que l'Eglise pourtant maintient, ce que les Pères de l'Eglise avaient bien vu et affirmé avec force, à savoir que le premier miracle de Jésus en venant dans ce monde est pour sa mère : sa maternité est miraculeuse, et parce qu'elle est miraculeuse elle est plus parfaite que toutes les autres maternités, si bien que l'Enfant-Jésus ressemble à sa mère d'une manière unique (puisque'il n'y a pas deux atavismes, mais un seul). Et le second miracle du Verbe incarné est encore pour sa mère : la naissance de Jésus est miraculeuse. Par amour pour sa mère, par respect pour elle et pour que sa maternité soit toute joyeuse, qu'il n'y ait absolument rien de violent, Jésus naît sans porter aucun dommage à l'intégrité corporelle de sa mère.

Marie, dans son cœur de mère, comprend cette double protection miraculeuse et cela lui donne pour Jésus une tendresse et une douceur uniques, qui sont un modèle pour toutes les

autres mères. Une mère ne sera jamais trop tendre pour son enfant si cette tendresse est portée dans un très grand amour et si elle est le fruit d'un très grand amour ; la tendresse, alors, n'aura rien d'accaparant, la mère ne sera pas « captative », comme disent les psychologues. Une vraie mère n'est jamais captative si elle est fidèle à son amour pour son enfant, et si elle préfère le développement de son enfant, l'épanouissement de son enfant, à sa propre joie. Elle comprend que l'éducation maternelle est un service, un service qui exige d'elle d'être constamment présente et attentive et d'être toute donnée, parce que c'est un service substantiel qui prolonge la grossesse ; à partir du moment où le développement de l'enfant se poursuit dans le monde, il est si fragile qu'il a absolument besoin de toute la sollicitude de sa mère, qui doit être là toute pour lui. Il faut que la tendresse de la mère pour l'enfant émane d'un service de pauvre, mais un service qui implique un don total, un don substantiel de tout elle-même.

Il faudrait suivre la manière dont Marie a éduqué son enfant, Jésus, jusqu'au bout. Certes Jésus n'avait pas besoin d'être éduqué, mais Dieu a voulu que Marie soit sa mère et qu'elle soit le modèle de toutes les mères. Elle éduque donc l'Enfant-Jésus de la manière la plus parfaite qui soit, et elle doit aller jusqu'au bout de cette éducation.

L'ÉDUCATION PATERNELLE

Il faudrait regarder ensuite l'éducation du père, et Joseph est le modèle de cette éducation paternelle lorsqu'il apprend à l'Enfant-Jésus un métier. C'est viril et grand, cette manière dont le père est soucieux d'éduquer son enfant, de l'aider à devenir un homme, un homme capable de gagner sa vie et capable de dominer non seulement son corps, mais aussi tous les instruments qui pourront lui permettre d'exercer un véritable métier. Aujourd'hui, certes, l'éducation implique nécessairement la coopération d'autres que le père, mais il est tout de même bon d'avoir toujours un modèle vivant auquel on puisse se référer. C'est de Joseph que tout père devrait apprendre à être un vrai père, celui qui éduque l'enfant qui grandit en lui apprenant à être maître des outils dont il devra se servir, au lieu d'en devenir l'esclave. C'est très important aujourd'hui, où les outils devenus extrêmement complexes risquent toujours de faire entrer l'homme dans un nouvel esclavage, l'esclavage de ces outils si perfectionnés. Joseph est là pour rappeler au père, à tous les pères, que la dignité de l'homme lui interdit de jamais devenir esclave d'un outil ; que l'homme doit être au contraire celui qui se sert des outils, avec beaucoup de respect s'ils coûtent très chers, s'ils représentent tout un travail humain très intense, mais sans en devenir l'esclave. Ses outils doivent toujours le servir, lui, et non l'inverse. Le père de famille doit comprendre cela, tandis que la première éducation de la mère est d'éveiller les vertus, d'éveiller l'obéissance, la tempérance, la force, bref les vertus morales, et d'abord d'apprendre à l'enfant à avoir une confiance totale en sa mère.

LA SAINTE FAMILLE DE LA CROIX

La Sainte Famille s'achève à la Croix. A Bethléem il y a la mère pauvre qui est joyeuse ; à la Croix, la mère pauvre est douloureuse, elle accompagne son Fils pour achever dans son propre cœur ce que son Fils vit à travers tout lui-même. Si la Sainte Famille de Nazareth est déjà une icône vivante de la Très Sainte Trinité, il y a une autre « Sainte Famille », à laquelle la première était ordonnée (puisque le mystère de l'Incarnation est *pour* la Rédemption), et qui est celle de la Croix. Là est l'icône la plus parfaite de la Très Sainte Trinité. Jésus, à la Croix, nous révèle en lui-

même le Père (c'est à la Croix que le « qui m'a vu, a vu le Père »³⁶ se réalise parfaitement) ; Marie à la Croix est comme le Fils : elle reçoit tout et elle donne tout ; et Jean, fruit de leur amour, fruit de l'unité de Jésus et de Marie dans l'holocauste de la Croix, est comme l'Esprit Saint. N'est-ce pas ce qui nous permettrait de comprendre comment l'amitié divine qui unit Marie et Jean a une profondeur ultime, plus grande que celle qui existe entre Marie et Joseph ? Car dans cette amitié divine de la Croix, le support humain est beaucoup plus ténu (comme pour tout ce qui relève de la sagesse de la Croix, cette sagesse qui se sert de la mort pour révéler et communiquer l'amour), ce qui permet à la grâce d'atteindre une profondeur très particulière.

Puisque c'est à la Croix que Marie est donnée comme Mère à Jean, donc à tout chrétien, on comprend que le sens de l'holocauste fasse partie de l'éducation chrétienne. Le chrétien ne peut pas ne pas être uni aux mystères douloureux du Christ, et c'est pourquoi, dans l'Eglise, on doit éduquer tous les chrétiens à la pénitence, à une ascèse qui prend toute sa dimension quand Jésus nous unit à sa Croix. On comprend alors que la souffrance, la tristesse, la douleur, servent à l'épanouissement divin de l'amour, et qu'il ne s'agit donc pas de tomber dans une attitude de dolorisme qui est complètement fautive, qui n'est pas divine, qui est purement humaine. L'éducation maternelle doit permettre à l'enfant de comprendre que ce qu'il y a de plus grand, c'est d'être uni à la Passion du Christ. Quand Dieu permet que notre corps connaisse la souffrance, nous découvrons qu'il y a quelque chose de positif dans nos souffrances unies à la Croix du Christ, qu'il y a quelque chose de positif jusque dans la mort offerte par amour. La mort n'est pas du tout pour le chrétien ce qu'elle est pour le païen, puisque c'est l'entrée dans un mystère nouveau, celui de la victoire de l'amour divin sur toute mort, sur tout échec, sur tout mal. Cela, c'est la mère chrétienne qui doit l'apprendre à ses enfants. Marie est présente au pied de la Croix, et c'est à ce moment-là qu'elle nous est donnée. « Femme, voici ton fils » — « Voici ta Mère »³⁷. Marie, la Femme, est donnée à Jean pour être sa Mère et par là elle devient la Mère de l'Eglise ; nous allons y revenir.

VIE PERSONNELLE ET COMMUNAUTAIRE DU CHRÉTIEN

Il faut comprendre l'unité de ces deux familles où Marie est Mère, celle de Nazareth et celle de la Croix. Ces deux familles sont unies par la maternité de Marie — maternité divine à l'égard de l'Enfant-Jésus, maternité divine à l'égard de Jean, et par Jean à l'égard de toute l'Eglise. Le chrétien est lié à ces deux maternités divines de Marie. Dans sa *vie personnelle* de chrétien il est lié à la maternité divine de Marie à l'égard de Jean, et il faut qu'il comprenne toute la grandeur de cette maternité, il faut qu'il choisisse Marie comme Jean l'a choisie à la Croix pour être sa Mère. Marie est l'épouse des souffrances du cœur de Jésus et ces épousailles sont si fortes, ce lien d'époux et d'épouse est si fort, que Jésus peut proclamer que Marie est la Mère de Jean, puisqu'elle réalise la même œuvre que lui, le Christ crucifié. Cette œuvre, c'est la sainteté de Jean, c'est la sainteté de l'Eglise, et pour que Marie puisse réaliser cette œuvre de sainteté il faut notre consentement, il faut notre acceptation, il faut dire « oui ». Il faut, de la part de Jean, une acceptation plénière, sinon Marie ne peut pas réaliser son œuvre de Mère à l'égard de l'Eglise et de tous ceux qui doivent être ses enfants. Or Jésus le désire. A chacun il dit : « Voici ta Mère », et chacun, dans la mesure où il reçoit cette parole de Jésus, devient l'enfant bien-aimé de Marie, et c'est toute sa vie chrétienne de foi, d'espérance et de charité qui demande à être éduquée par Marie.

³⁶ Jn 14, 9.

³⁷ Jn 19, 26-27.

Si, dans sa vie *personnelle*, le chrétien est radicalement lié à cette maternité de Marie à la Croix, cela n'empêche pas que, dans sa vie *communautaire*, il doive considérer la Sainte Famille comme son modèle. Cela est vrai pour tout chrétien, laïc ou religieux, mais c'est vrai tout spécialement pour la famille — qui, du reste, demeure toujours la communauté fondamentale sur le plan naturel. Et saint Joseph est modèle de toute autorité paternelle au niveau de la famille humaine.

LA VIE RELIGIEUSE

Dans la vie religieuse, l'aspect naturel ne structure plus la communauté ; c'est la grâce chrétienne qui la structure directement. Le lien de Marie et de Jean est donc là primordial. Cependant, la grâce ne supprimant pas la nature, la communauté religieuse reste enracinée dans une communauté humaine — mais une communauté où la pauvreté évangélique devra être pleinement vécue.

La pauvreté — qui pour le chrétien est la béatitude des pauvres — lie très particulièrement la communauté religieuse à la Sainte Famille, où la pauvreté (déjà évangélique) creuse si profondément le cœur de Joseph, celui de Marie... et celui de Jésus. Car c'est vraiment la pauvreté vécue dans sa plénitude qui donne à la Sainte Famille son caractère propre : pauvreté du cœur avant tout, transformant tout l'exercice de l'autorité paternelle de Joseph et assumant une vraie pauvreté temporelle.

LES TROIS AUTORITÉS DE LA SAINTE FAMILLE

On pourrait expliciter, dans la Sainte Famille, trois modalités de l'autorité. Il y a d'abord l'autorité invisible, cachée, de Jésus Fils bien-aimé du Père assumant la nature humaine. La nature humaine connaît là une perfection unique qui est le fondement de l'autorité royale du Christ ; et sa plénitude de grâce lui confère une autorité divine de Médiateur du salut.

L'amour de Jésus pour le Père est la source de son amour pour Marie et Joseph, et de son autorité à leur égard. Cependant il n'exerce pas d'autorité humaine ; il se comporte comme un enfant, comme le fils bien-aimé de Marie et de Joseph. Mais son amour pour le Père, pour Marie et pour Joseph, est source de l'offrande continue que Jésus, dans le silence de son cœur, fait au Père de tout le dévouement maternel de Marie pour lui, ainsi que du travail temporel de Joseph. Ne sommes-nous pas là en présence d'un exercice très caché, tout divin, de son autorité de prêtre, Fils bien-aimé du Père ? Un enfant qui est prêtre... ne serait-ce pas le secret du sacerdoce chrétien ? Jésus-Enfant est prêtre parce qu'il est substantiellement prêtre en étant le Fils bien-aimé du Père et de Marie.

Il y a ensuite l'autorité maternelle de Marie sur Jésus, autorité exercée dans une très grande pauvreté puisque Marie n'a aucun droit à l'exercer — Jésus est son Dieu. Mais le Père, dans sa sagesse, veut que Marie exerce sur l'Enfant-Jésus son autorité de mère.

Enfin, il y a l'autorité de Joseph qui, tout en étant le dernier dans l'ordre de la sainteté, doit exercer son autorité prudentielle de père. N'est-ce pas lui qui reçoit de l'ange l'ordre de Dieu : « Prends avec toi l'enfant et sa mère, et fuis en Egypte... »³⁸ ? — « Et il leur était soumis »³⁹.

³⁸ Mt 2, 13.

Ces trois autorités, qui sont magnifiquement ordonnées dans la sagesse de Dieu, se retrouvent analogiquement dans toute famille chrétienne (y compris dans la vie religieuse). Pensons ici aux parents de la petite Thérèse, et à toute autorité de parents se trouvant face à la vocation de leur fils ou de leur fille. Pensons à la manière dont les parents doivent recevoir les secrets de leurs enfants quand ceux-ci leur confient un premier appel de Jésus. Les parents doivent alors continuer à exercer leur autorité de père et de mère, mais sans jamais oublier que leur enfant a une vocation toute divine qu'eux-mêmes n'ont pas eue.

Dans la vie religieuse il y a constamment des relations analogues entre les supérieurs et ceux que Dieu leur confie. Car Dieu peut leur confier de futurs saints et martyrs, et il savent bien, dans le fond de leur cœur, qu'eux-mêmes ne sont pas dignes d'exercer l'autorité sur ceux qui sont appelés à une plus grande sainteté qu'eux ; et cependant ils doivent exercer l'autorité, ce qui n'est possible que s'ils vivent une très grande pauvreté intérieure.

Si l'on regarde le rôle propre de Marie à l'égard de Joseph et de Jean, et de l'Eglise, on voit qu'à l'égard de Joseph, le rôle de Marie est avant tout celui de l'épouse portant tout dans le secret pour l'aider à vivre dans une communion plénière à la volonté du Père et à demeurer dans une totale docilité à l'Esprit Saint. Ce rôle, Marie l'exerce également sur Jean et sur l'Eglise, mais avec un caractère nouveau et particulier : c'est une autorité de Mère et de Reine.

MARIE, « MÈRE ADMIRABLE »

Mais Marie n'exerce cette autorité de Mère et de Reine que si nous le lui demandons. C'est pourquoi il faut sans cesse lui demander d'être vraiment notre Mère, et de l'être en nous apprenant à aimer Jésus « jusqu'au bout »⁴⁰, jusqu'à la Croix. Elle sera alors toujours là, près de nous, surtout quand nous devons vivre le mystère de la Croix du Christ. Marie est en effet la mère qui reste forte à travers tout et qui n'hésite pas à nous encourager. Pensons ici à la préfiguration étonnante de la maternité divine de Marie qui nous est donnée au second livre des Maccabées⁴¹. Lorsque ses enfants sont peureux, lorsqu'ils ont peur du martyre, Marie est là pour les aider, pour les soutenir, elle réalise ce qui était annoncé par la mère des sept fils martyrs ; et Marie vient reconforter d'une manière toute spéciale le cœur du benjamin⁴². Cet exemple magnifique nous aide à comprendre comment Marie est toujours là pour nous permettre de vivre des vertus théologiques jusqu'au martyre, puisque c'est au moment du martyre du Christ qu'elle nous est donnée. La première chose que Marie nous enseigne, c'est donc bien à vivre de ce martyre de Jésus, à le vivre intérieurement ; et c'est seulement grâce à elle que nous pouvons le vivre.

SAINT JOSEPH ET L'ORDRE TEMPOREL

Marie, aussi, nous donne à Joseph, elle nous apprend à l'aimer et à voir sa grandeur ; car Jésus, dans sa grâce capitale, n'a pas, en fondant l'Eglise, modifié l'ordre temporel des choses. Adam reste le chef, le prince de la race humaine, et donc tout ce qui est d'ordre temporel doit être respecté dans une prudence humaine transformée par la grâce. Le fruit de notre labeur doit

³⁹ Lc 2, 51.

⁴⁰ Jn 13, 1.

⁴¹ 2 M, ch. 7.

⁴² 2 M 7, 25-29.

être le pain que nous offrons à la messe et qui devient le corps du Christ ; tout le travail humain est donc transformé par la grâce chrétienne, grâce à Marie. Mais il y a un ordre temporel qui demeure et qu'on doit respecter, et saint Joseph est là pour nous apprendre à le respecter. C'est là qu'on devrait comprendre la grandeur de saint Joseph qui est donné par Marie à l'Eglise. Si l'Eglise est vraiment une famille, il faut que Joseph soit là pour éduquer divinement ceux qui sont responsables des biens temporels. Joseph doit leur apprendre à exercer leur métier en chrétiens et à respecter l'ordre temporel — y compris dans la vie religieuse, car elle nous laisse un corps qui a besoin de se nourrir ! Il faut donc tenir compte de ces réalités temporelles et, pour en tenir compte divinement, il faut toujours avoir recours à saint Joseph.

L'AUTORITÉ DU SAINT-PÈRE

Il faudrait aussi, dans cette lumière de Marie, de Joseph et de l'Enfant-Jésus, comprendre la place de l'autorité du Saint-Père, qui est directement en dépendance de l'autorité de Jésus-Tête de l'Eglise⁴³. L'autorité du Saint-Père continue cette autorité du Christ, elle la prolonge. C'est pour cela que le Saint-Père est tellement lié à l'action apostolique du Christ ; il doit faire pénétrer cette action apostolique du Christ dans tous les domaines humains, notamment celui du travail. Face à la conception erronée du travail prônée par certaines idéologies athées, il faut montrer que le travail doit être un moyen de sanctification pour tous les hommes tant qu'ils sont sur la terre⁴⁴. « Si, dans l'ordre du salut et de la sainteté, rappelle Jean Paul II, la Famille de Nazareth est un exemple et un modèle pour les familles humaines, on peut en dire autant, par analogie, du travail de Jésus aux côtés de Joseph le charpentier. (...) L'importance du travail dans la vie de l'homme demande qu'on en connaisse les éléments afin d'aider tous les hommes à s'avancer grâce à lui vers Dieu, Créateur et Rédempteur, à participer à son plan de salut sur l'homme et sur le monde, et à approfondir dans leur vie l'amitié avec le Christ »⁴⁵.

Le Saint-Père nous rappelle aussi qu'en Joseph « l'apparente tension entre vie active et vie contemplative est dépassée (...), comme cela peut se faire en celui qui possède la perfection de la charité »⁴⁶.

Enfin — et là, ne le reconnaissons-nous pas lui-même à travers ce qu'il dit de saint Joseph ? — Jean Paul II souligne que saint Joseph a vécu « aussi bien l'amour de la vérité, c'est-à-dire le pur amour de contemplation de la Vérité divine qui rayonnait de l'humanité du Christ, que l'exigence de l'amour, c'est-à-dire l'amour, pur lui aussi, du service, requis par la protection et le développement de cette même humanité »⁴⁷.

⁴³ Ep 1, 22 et 4, 15 ; Col 1, 18 et 2, 10.

⁴⁴ Les religieux eux-mêmes, et les religieuses, ne font pas exception, ils ne sont pas dispensés du travail. Et ceux d'entre eux qui travaillent intellectuellement doivent le faire sérieusement, et non pas en dilettantes. Saint Joseph a horreur du dilettantisme et il veut que tout travail humain soit sanctifié par la grâce.

⁴⁵ JEAN PAUL II, Lettre apostolique *Redemptoris Custos*, n^{os} 22 et 23.

⁴⁶ *Op. cit.*, n^o 27.

⁴⁷ *Op. cit.*, n^o 27. Cf. *Somme théol.*, II-II, q. 182, a. 1, ad 3 où saint Thomas cite saint Augustin (*La cité de Dieu*, XIX, 19).